

XYZ. La revue de la nouvelle

Domaine Annie-sur-Mer

Geneviève Boudreau



Number 146, Summer 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boudreau, G. (2021). Domaine Annie-sur-Mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 20–22.

Domaine Annie-sur-Mer

Geneviève Boudreau

DEVANT LA PORTE 21 du Domaine Annie-sur-Mer, Émilie serre très fort la poignée de sa valise. Ses jointures sont blanches à force d'être crispées. Il lui faudra masser longuement ses mains, étirer son corps endolori, le nœud des épaules.

Ça ne devait pas se passer comme ça.

Quand elle entre rageusement dans la chambre qu'elle a louée, Émilie se dirige droit vers le lit, retire la couette, les draps, examine la housse du matelas, cherche une présence indécidable dans les plis, malgré les planchers luisants, le blanc impeccable de la couette et des draps. On n'est jamais trop prudent.

La chambre est coquette et propre, mais banale : des murs beiges, des commodes dépareillées, un bureau de travail et une chaise, juste assez d'espace pour circuler. Émilie l'avait réservée pour la vue : derrière le gîte, une plage de galets en forme de croissant, sur laquelle on pouvait marcher longtemps, coupé du monde ; des îlots rocheux accessibles à marée basse, maculés de mousse orangée et coiffés de sapins rabougris battus par les vents ; à l'extrémité ouest de la plage, un phare isolé sur une pointe s'avancant dans l'infini du fleuve. Un lieu où il lui semblait possible de se dissoudre, de se fondre dans cette bourrasque qui fait ployer les conifères, les modèle à l'horizon, les force à rester au plus près de leurs racines, contre le cœur battant du fleuve.

Son thermos oublié sur le comptoir. Son unique bagage sur le siège du passager.

Le besoin de s'occuper les mains, de tenir quelque chose pour éviter le tremblement des doigts. De supprimer toutes les taches, même les plus immatérielles : celles qui depuis le matin brouillent son champ de vision. Respirer profondément. Ne pas entendre la voix de Laurence et, avec elle, ce

Ce matin-là, de la saleté s'était agglomérée autour d'une patte de la table dans la salle à manger — la patte la plus près du muret s'ouvrant sur le salon. Émilie avait mangé sans lever les yeux de son assiette. Il y avait eu le silence et un claquement de porte. Par la fenêtre, la lumière découpait la vaisselle et les traces de beurre et de confiture. Quelque chose d'important avait été dit, des phrases immédiatement transformées en remords. La bouche sèche, Émilie avait bruyamment repoussé sa chaise contre la table en s'accrochant au dossier. « Et qu'est-ce que je suis censée faire ? » Elle avait crié. Les deux valises attendaient depuis la veille, près de l'entrée.

Émilie avait observé ses mains comme si elles ne lui appartenaient pas. Elle n'avait pas supplié Laurence, elle n'avait pas demandé pardon, quitte à réprimer l'envie qu'elle éprouvait de l'êtreindre. Cette chambre était réservée à son nom depuis huit mois. En occupation double. Émilie avait prévu leur départ à l'aube, leur arrivée en fin d'après-midi, le Moët & Chandon qu'elles se partageraient sur la berge.

Émilie avait hurlé « Va chier ! J'vas y aller toute seule, d'abord ! », saisi sa valise et verrouillé la portière côté conducteur. Balancé son téléphone préalablement fermé sur le siège arrière.

Ça ne devait pas tourner ainsi, et pourtant Émilie est là, à genoux, à chercher des puces de lit imaginaires dans ce gîte dont elle a si longtemps rêvé. Elle relève la tête : impossible de regarder dehors sans que sa paupière tressaute et que son regard vacille. Le couvre-lit demeure désespérément blanc et les murs, beiges. Elle se relève, se domine, inspire, expire, affiche un sourire anxieux, trop volontaire, tressaillant aux commissures. Dévale les escaliers. À la réception, elle demande un chiffon et du savon pour essuyer le thermos de thé vert qu'elle aurait renversé, avec un ton implorant, en protestant si fort quand on lui propose d'éponger le dégât à sa place qu'elle finit par recevoir le chiffon et le produit nettoyant. Alors, à genoux dans la salle de bains attenante à la chambre, elle entreprend de récurer le bain déjà reluisant de propreté en se mordant les lèvres.

Il y a une manière de faire, tout de même. Pour que la poussière ne ressurgisse pas au mauvais moment, dès qu'on a rangé l'aspirateur au sous-sol et qu'on s'assoit, satisfait, sur le divan. Une manière : éclairer la baignoire, astiquer jusqu'en bas, rincer. Sinon, il reste toujours quelque chose qui s'exhibe quand on croit l'ordre enfin rétabli : un dépôt de savon ou, sur le plancher, ces excès de poils de chat, de litière, de sable, de terre ou de je-ne-sais-quoi accroché aux chaussures. Tous ces abandons minuscules qu'on aspire dans un sac et qui partent avec les poubelles.

Il y a une manière de faire pour que les rebuts du passé restent invisibles. Pour que le quotidien demeure lisse, net et étincelant.

Sous les frottements frénétiques du chiffon, Émilie tâche de faire disparaître tout ce qui, d'elle, devient poussière. Dehors, une lumière orangée tombe sur les îlots rocheux du fleuve.